

Article

« La sociologie des générations depuis les années soixantes : synthèse, bilan et perspective »

Guy Falardeau

Politique, n° 17, 1990, p. 59-89.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040648ar>

DOI: 10.7202/040648ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La sociologie des générations depuis les années soixante

Synthèse, bilan et perspective

Guy Falardeau
Université de Montréal

*Each generation write its own history
of generation.*

A. B. Spitzer

La relation entre une série d'ensembles sociaux définis selon l'âge (ou l'année de naissance) et le changement social est la base même de la sociologie des générations¹. Certains auteurs pensent (ex.: Kertzer, 1983) que les recherches en sociologie des générations ne pourront avancer que si l'on adopte une définition unique du mot génération, et proposent de retrancher de ce domaine

1. L'utilisation de la notion de génération remonte aux civilisations hellénique et romaine. Nash (1978) rappelle que, dans *Illiade* et *l'Odyssee*, les personnages se situent en termes de générations tandis que Renouard (1953) signale que, dans la *Bible*, les personnages et les événements sont datés par le nombre de générations qui les séparent. L'idée d'une relation entre les générations et le changement social est plus récente. Auguste Comte et John Stuart Mill seraient les premiers auteurs à avoir tenté d'identifier un lien entre la durée de la vie humaine, l'héritage social et le changement (Marias, 1968).

tout ce qui se rattache à l'étude des phénomènes d'âge (adolescence et jeunesse). Pratique qui est en voie de se répandre. Mais il est possible de distinguer au moins trois autres «types» de générations: selon qu'on les conçoit comme des groupes homogènes d'individus, comme des agrégats statistiques ou comme des ensembles démographiques. Ces quatre définitions illustrent la grande élasticité du mot «génération», caractéristique qui le rend inutilisable en tant que concept sociologique. C'est pourquoi, au lieu de tenter de le recycler, il semble préférable de réserver au terme génération une fonction générique.

Un survol des récents travaux montre l'importance accordée à la génération de l'après-guerre, principal centre d'intérêt de la sociologie des générations depuis les années 60. C'est avec la vague internationale des mouvements contre-culturels et des manifestations étudiantes (Paloczi-Horvath, 1972) qu'est né cet intérêt. Les déclarations récusant les valeurs «traditionnelles», sinon les systèmes établis, ont stimulé la recherche de liens entre les jeunes, les générations et le changement sociopolitique. Pour plusieurs observateurs, il ne fait aucun doute que la génération de l'après-guerre a exercé, et exerce encore, une influence non négligeable sur le changement social. Il est cependant difficile d'en expliquer théoriquement et empiriquement la cause.

Trois hypothèses principales ressortent des études. Elles s'appuient sur des optiques différentes. L'une de ces optiques présente la génération comme un phénomène lié à sa jeunesse; une autre comme un groupe social porteur de changement; et une troisième l'étudie comme une catégorie d'âge unique se distinguant par un comportement et des attitudes sociopolitiques.

La revue de la littérature proposée ici ne prétend pas créer un répertoire de tous les travaux sur le sujet. Elle est plutôt le résultat d'un tri basé sur des critères de représentativité, de pertinence et de récurrence. Présenté sous la forme d'un essai, le présent texte veut faire ressortir la corrélation entre les changements de perception du phénomène et l'évolution de la génération de l'après-guerre. Il vise également à présenter ce que pourrait être l'avenir de la sociologie des générations.

La problématique de l'intégration des jeunes

Les premiers ouvrages qui témoignent de l'intérêt pour la génération de l'après-guerre paraissent dans les années 60 et c'est vers la fin de cette décennie que la dite génération manifeste clairement ce que plusieurs considèrent comme un «caractère spécifique». Ces premiers moments d'affirmation, qui s'assimilent principalement à des manifestations étudiantes, ont donné lieu à des comparaisons entre les comportements et les «difficultés» propres à cette jeunesse et à ceux qu'ont connus les jeunes des époques précédentes.

Le «problème», le «conflit» ou le «fossé des générations» est d'abord considéré comme un phénomène lié à la jeunesse, étape du cycle de vie que doit traverser tout être humain. Les auteurs qui s'inscrivent dans ce courant de pensée s'intéressent à la volonté d'affirmation propre à la jeunesse (ou à l'adolescence) comme à un phénomène psychologique normal, sorte de quête d'identité qui s'inscrit dans le processus de transition vers l'âge adulte. Le passage du cercle restreint de la famille à l'ensemble social, comme celui de l'encadrement scolaire ou du marché du travail, ne se fait pas toujours aisément. Transition qui implique la prise en charge de l'individu par lui-même, mais également - c'est le sujet d'intérêt - son intégration sociale. L'étude de cette transition, dans laquelle le phénomène de génération est associé à une étape de la vie, est nommé «problématique de l'intégration des jeunes».

Ce phénomène d'âge étant propre à tout être humain, certains auteurs (ex.: Kertzer, 1983) proposent de laisser ce secteur des écrits hors du champ des générations. Pourtant force est de constater que les tenants de l'intégration des jeunes emploient régulièrement le terme «génération» pour identifier leurs travaux lorsqu'il est question de la génération de l'après-guerre.

L'ouvrage de référence de la problématique de l'intégration est *From generation to generation* d'Eisenstadt (1956). Selon cet auteur, chaque individu est appelé à traverser une à une les différentes étapes du cycle de vie et à remplir une succession de rôles essentiels au bon fonctionnement de la société. Les bases biologiques étant les mêmes pour tous, ce sont les variations culturel-

les qui expliquent l'existence des différents cycles de vie. La société fournit une définition culturelle des possibilités et obligations pour chaque étape du cycle. La traversée de ces étapes n'est pas uniquement du domaine privé, mais elle revêt aussi une importance cruciale pour le système social: la division des rôles en fonction de l'âge est nécessaire à la réalisation du processus de socialisation et à la transmission de l'héritage social. C'est ainsi qu'une contribution complémentaire des citoyens est assurée.

Cette division des rôles s'accompagne d'une nécessaire inégalité dans la répartition de l'autorité. Pour marquer la transition d'une étape à l'autre, une série de rites de passage sont établis: cérémonies d'initiation, circoncision, etc. Dans une société peu complexe axée sur les expériences communes, la répartition des rôles est simple, l'identification des âges aisée et les transitions claires. Selon Eisenstadt, ce type de société présente généralement une structure d'âge homogène où les conflits entre générations devraient être absents. Par contre, dans les sociétés industrielles avancées, le partage des rôles et l'identification des âges est plus difficile, et les transitions paraissent moins formelles. La structure d'âge y étant plus hétérogène, les conflits de générations s'y manifestent plus souvent. En outre, comme les rôles ne sont pas clairement définis et ne présentent pas un caractère immuable, l'intégration des jeunes, qui sont laissés dans un état d'insécurité, se fait plus difficilement².

Cette explication du comportement de la génération de l'après-guerre durant les années 60, en terme de phénomène d'âge, est reprise par plusieurs auteurs. Dans *Le Fossé des générations*, Margaret Mead note que la relation entre les jeunes et la société est basée sur l'adhésion. Dans une tribu, l'idée d'adhésion n'existe pas, puisque l'appartenance à la tribu ne peut être mise en doute. Cette notion, liée à l'idéologie religieuse, va de pair avec le choix d'une «voie» à suivre. Aujourd'hui, l'utilité et l'existence même de

2. Certains auteurs signalent que si cette hypothèse était fondée, les révoltes de jeunes devraient être concentrées dans les pays développés. Braungart (1974) cite des études qui tendent à prouver que tel n'est pas le cas.

l'adhésion sont mises en doute. Selon Mead, la portée du processus de transformation culturelle permet de comprendre l'importance de cette remise en question de l'adhésion. Pour combler le «fossé des générations» et intégrer les jeunes, il faut construire une culture «préfigurative» «dans laquelle les adultes tirent aussi des leçons de leurs enfants» (1968, 30). L'anthropologue établit un lien entre le problème de l'engagement et la recherche de l'identité à laquelle les jeunes sont confrontés.

Concept central chez Erikson (1968) et dans la problématique de l'intégration, la quête de l'identité est fondamentale pour l'individu et se situe au centre de la culture de sa communauté. Les crises qui jalonnent la croissance de l'individu sont liées aux crises qui affectent la société. Si la recherche de leur identité est particulièrement difficile pour les jeunes des années 60, c'est que, en plus d'être confrontés à la difficile transition de l'adolescence, ils font partie d'un ensemble social lui-même en crise. La formation de l'identité «constitue réellement un problème de génération» (Erikson, 1968, 26).

Le problème de l'identité relève en grande partie de la psychologie sociale. Aussi n'est-il pas surprenant de voir psychologues et psychanalystes s'appropriier le sujet. Bettelheim (1963), à l'instar d'Erikson, rappelle que la situation œdipienne, la dépendance économique et affective, les difficultés à se définir soi-même et à effectuer des choix sont le lot «normal» de l'adolescent. Mais ce qui rend la situation plus difficile pour les jeunes des années 60, ce sont les changements brusques et importants dans les conditions économiques et sociales. Le nouveau contexte socio-économique ne permet plus aux jeunes de s'exprimer et de s'épanouir. Les conditions sociales les forcent à étudier plus longtemps, ce qui retarde leur affirmation sexuelle. Par ailleurs, la place offerte aux jeunes sur le marché du travail est plutôt exiguë, et rares sont les rôles stimulants pour les femmes. L'absence de buts à poursuivre rend amorphes les jeunes les plus faibles et pousse à la délinquance les jeunes dont le caractère est trop fort. L'inactivité n'est pas saine pour les jeunes, et leur intégration est un processus essentiel, car il vise à récupérer «le dynamisme de leur âge» pour soutenir «le dynamisme de la société» (Zazzo, 1967, 15).

Dans leur *Enquête sur la jeunesse*, Davranche et Fouchard demandent aux jeunes des années 60 s'ils veulent de cet avenir que la société leur offre et s'ils veulent aider à le construire. Tout en répondant par l'affirmative, les jeunes expriment quelques réserves:

À la société encadrée nous opposons la société animée. À l'ère des «organiseurs», nous opposons l'ère des animateurs. Aux méthodes fermées, de structuration rigide, nous opposons des méthodes ouvertes de gestion décentralisée, pour une vraie dynamique de l'homme. Aux structures formelles de contrainte et d'asservissement nous opposons des structures animées d'épanouissement et de participation (1968, 382).

Cette optique, de caractère plus psychologique que sociologique, souligne la première «réaction» qu'ont eue les observateurs devant l'arrivée dans le système scolaire (et social) de la génération de l'après-guerre, génération qui doute du rôle des générations dans le changement social. Les tenants de la problématique de l'intégration ne s'intéressent pas au rôle des générations dans le changement social, postulant implicitement qu'il n'existe pas. Cette problématique s'intéresse uniquement à l'effet du changement social sur l'intégration d'une jeune génération. C'est pourquoi certains auteurs établissent un lien entre cette problématique et le courant fonctionnaliste.

La thèse de l'intégration se bute à quelques difficultés quand la singularité de la génération de l'après-guerre s'affirme au-delà de l'adolescence. Plusieurs signes annoncent un changement de perception du problème des générations. L'enquête de Davranche et Fouchard tend à montrer que les jeunes ont leurs propres aspirations. L'ouvrage de Sherif et Sherif (1965) signale que l'intégration des jeunes dans le monde «adulte» pourrait lui-même être source de changement. Alfred Sauvy est le premier à avoir décelé la possibilité d'un tel changement. Il écrit, dès 1959:

Si, par contre, la France ne réussit pas à accueillir ses jeunes, si ceux-ci trouvent les portes fermées, si les emplois sont rares dans une économie improductive (...). Cette éventualité lamentable s'accompagnerait de troubles politiques (1959, 115).

La problématique de l'intégration fait voir la nécessité de distinguer les phénomènes d'âge, les phénomènes de moment (ou phénomènes conjoncturels) et les phénomènes de cohorte (voir Kessler et Masson, 1985)³.

Les années 70 marquent l'abandon de la problématique de l'intégration. Cette génération n'est plus, aux yeux des observateurs, un ensemble d'individus à «récupérer», mais devient de plus en plus un élément de changement.

Mendel (1969) tente d'expliquer ainsi la transformation de la «crise des générations». Puisque l'adolescent ne peut plus, en raison du changement profond que la société a connu, franchir l'étape du conflit œdipien pubertaire en s'identifiant au père, il se trouve contraint de récuser ce dernier comme modèle et, à la limite, de refuser l'héritage socioculturel dans son ensemble. La crise d'adolescence, ou le rejet du père, se trouve transposée dans le rejet des institutions sociales confondues avec l'autorité parentale.

Les travaux basés sur l'intégration sociale identifient certains phénomènes propres à toutes les générations: nécessité et difficulté d'accéder au marché du travail, de s'intégrer au système social, etc. Mais ils attirent surtout l'attention sur le fait que l'intégration des jeunes nécessite, du moins à l'occasion et partiellement, une adaptation-transformation du système social. Cette problématique révèle, chez plusieurs, un scepticisme à l'égard du rôle que peut jouer une génération dans le changement de la société. Mais dans sa volonté de nier la présence des phénomènes des cohortes, et par son échec, cette problématique pose clairement le problème de la définition du rôle des générations dans le changement social.

3. La crise économique du début des années 80 est à cet égard un phénomène intéressant. Cette crise a été vécue différemment selon la position occupée dans l'échelle des âges. Les auteurs qui s'intéressent au phénomène de l'intégration sociale des jeunes traitent de l'institutionnalisation du marché du travail (voir Langlois, 1986), du chômage des jeunes (voir Fortin, 1986 et Gauthier, 1988) et du phénomène des jeunes sans-abri (voir Lamontagne et al., 1987). Le terme «génération» est cependant abandonné pour désigner les jeunes aux prises avec ces problèmes.

La problématique de la contemporanéité des groupes d'âge

Au tournant des années 70, l'agitation des jeunes de la génération de l'après-guerre atteint des sommets. Par leurs revendications et leurs refus, ces jeunes affirment une identité qui, à plusieurs égards, semble incompatible avec le système social établi. La question de l'intégration des jeunes se transforme, et il s'agit de savoir dans quelle mesure le système doit s'adapter à leurs revendications. Préoccupation qui s'assimile rapidement à l'interrogation suivante: jusqu'à quel point ces jeunes peuvent-ils provoquer des changements sociaux?

En France, *La Révolte des jeunes* (Sauvy, 1970) axe la réflexion sur le rôle des jeunes dans le changement social. Au Québec, c'est l'ouvrage de Lazure (1970), *La jeunesse du Québec en révolution*, qui réunit les points de vue intégration et contemporanéité des groupes d'âge. Vaguement inspirée de Mendel et de la psychanalyse, l'analyse éclectique de Lazure transpose la révolte contre le père en révolution sociopolitique, scolaire, sexuelle et culturelle. L'auteur voit dans la jeunesse un appui de taille à la cause de l'indépendance du Québec tout comme, en France et aux États-Unis, Marcuse (1969) et ses partisans y voient un allié pour leur projet de «libération» socialiste. La génération de l'après-guerre est dorénavant perçue comme une force politique capable de faire pression sur les institutions sociales et de provoquer des changements.

Cette génération est alors assimilée à un groupe articulé, à un acteur investi d'un rôle dans la dynamique sociale. Les tenants de la contemporanéité définissent en effet la génération comme un ensemble d'individus partageant le même environnement socio-économique et ayant vécu les mêmes expériences historiques. D'où l'hypothèse d'une certaine homogénéité, voire d'une «conscience», d'un sentiment d'appartenance à une unité générationnelle.

L'idée d'aborder la question sous cet angle revient à Mannheim (1927) qui fut le premier à dissocier les générations des rythmes historiques auxquels le terme a été longtemps subordonné (principalement: Comte, Cournot, Dilthey, Mentré et Ortega y

Gasset; voir Attias-Donfut, 1988). Mannheim identifie certains processus sociaux et certaines interactions qui structurent le phénomène. L'unité générationnelle est délimitée par d'autres unités avec lesquelles elle entre en opposition. Elle se situe socialement selon l'âge, c'est-à-dire en fonction d'une «caractéristique biologique». Cette unité est marquée par les expériences communes et les événements historiques auxquels elle a été confrontée.

Dans la dynamique sociale de la succession des unités, il y a, d'une part, la nécessaire transmission d'un bagage culturel à travers la série ininterrompue des générations - ce qui assure la survie du système - et, d'autre part, ce que chaque génération apporte de nouveau dans le système - ce qui constitue une part plus au moins grande du changement social. C'est ce dernier phénomène, la part des générations dans le changement social, qui est au centre des préoccupations de Mannheim et de l'ensemble de la littérature sur la sociologie des générations depuis l'échec de la problématique de l'intégration.

Le courant de la contemporanéité connaît ses heures de gloire au cours des années 70. Pour plusieurs, la génération de l'après-guerre correspond à la définition de l'unité générationnelle: acteur social ayant une conscience formée par l'environnement historique, - l'âge chronologique - et une position sociale - l'âge biologique - qui la met en interaction ou en conflit avec d'autres groupes d'âge.

Plusieurs auteurs expliquent de façon schématique l'homogénéité qui fait la marque de la génération de l'après-guerre. Pour Laufer (1971), le fait d'avoir été la première génération à grandir dans la société post-industrielle et la désillusion à l'égard des institutions sociales constituent les bases de la conscience historique de la jeunesse des années 60. Conscience qui provoque des conflits entre générations lorsque les plus âgés essaient de faire obstacle aux expériences de styles de vie alternatifs et aux protestations politiques des plus jeunes.

Lambert (1972) partage le point de vue de Laufer sur l'importance de la socialisation de la génération de l'après-guerre. Ayant grandi dans des conditions différentes de celles qu'ont connues ses aînés, la jeunesse des années 60 s'est formée une nouvelle

conscience politique et culturelle, qui a fait d'elle une force sociale influente et un moteur de changement social au cours des années 70. S'inspirant d'une interprétation «mannheimienne», Goertzel (1972), place même le mouvement des jeunes à la tête de tous les mouvements sociaux et politiques (mouvements des Noirs, de la libération de la femme, etc.).

En résumé, au centre de la contemporanéité, on retrouve la notion de position sociale définie selon l'âge et celle de conscience communautaire. C'est ce qui unit le groupe d'âge et lui assure une certaine homogénéité. Les travaux de synthèse (Bengtson, Furlong, Laufer, 1974; Braungart, 1974; Bengtson, Laufer, 1974) s'empressent de conclure à la supériorité du courant de «l'unité générationnelle», inspiré de Mannheim, sur l'optique «fonctionnaliste» inspirée d'Eisenstadt.

À l'occasion, quelques auteurs critiquent certains aspects de la problématique de la contemporanéité, mais la notion de conscience est un postulat que personne (durant les années 70) ne songe à remettre en question. Dans *Idéologie et utopie* (1936), Mannheim a pourtant montré, sinon démontré, à quel point il est difficile de définir la notion de conscience «vraie». Ses héritiers ont essayé de développer la notion de conscience historique, sociale ou politique, tout en ayant toujours d'énormes difficultés à définir ce lien dont ils ont tant besoin pour constituer et articuler leur groupe d'âge.

Comme cette problématique s'inscrit dans un courant de pensée critique, la question des classes sociales refait régulièrement surface. Pour Laufer, le conflit de générations des années 70 aux États-Unis est avant tout un phénomène concentré dans la classe moyenne. Par ailleurs, Braungart (1984a, 1984b) tente d'expliquer les tendances opposées à l'intérieur des générations en divisant chaque unité générationnelle en deux groupes déterminés par la polarisation politique gauche-droite. Cet auteur essaie de construire un cadre théorique qui pourrait expliquer la montée des mouvements

de jeunes à travers le monde depuis un peu moins de deux siècles⁴. La principale préoccupation de Braungart est l'établissement d'une classification de l'histoire récente, basée sur les générations. Sans abandonner l'idée d'une conscience générationnelle, il relègue celle-ci au second plan.

La remise en question, plus ou moins explicite, de la notion de conscience est au centre de plusieurs ouvrages récents s'appuyant sur la contemporanéité. Constatant les nombreux problèmes occasionnés par cette notion, et d'une certaine manière le cul-de-sac auquel conduit cette voie, certains auteurs penchent du côté de l'expérience historique commune pour cimenter le «groupe» d'âge. Par exemple, Kriegel signale que la création d'une série d'étapes et de transitions dans le cycle de vie de l'individu...

[a] contribué à la formation objective de classes d'âge bien différenciées et distinctes les unes des autres, du fait que leurs membres sont destinés à parcourir ensemble les grandes séquences de l'enfance, de l'adolescence, du mariage et de la paternité; la contemporanéité est devenue, d'approximative, rigoureuse (1979, 391).

Girardet fait remarquer, à juste titre, que le seul fait de participer à un même événement n'en donne pas aux participants une perception et une interprétation identiques. Mais, bien qu'il soit difficile d'évaluer l'influence du partage d'une expérience commune, l'auteur n'en pense pas moins que celle-ci constitue une «forme institutionnalisée de solidarité» (1983, 269). Substituer à la notion de «conscience» celle de «contemporanéité» ne règle peut-être pas tous les problèmes, mais correspond à une interprétation du problème des générations que partagent plusieurs observateurs. Esler se rapproche de ce point de vue lorsqu'il propose d'étu-

4. Braungart identifie, depuis 170 ans, quatre générations historiques représentant 41 mouvements générationnels et 82 unités générationnelles. Les générations historiques auxquelles l'auteur se réfère sont: la génération de la jeune Europe (1815-1848), la génération de l'époque post-victorienne (1850-1914), la génération de la grande dépression (1925-1936) et la génération des années 60.

dier la «conscience générationnelle» en termes de mentalité collective. Ce concept est emprunté à l'école française de la nouvelle histoire (Braudel 1947: voir Esler, 1984) qui définit ce concept comme un ensemble d'idées, de points de vue et de paradigmes institutionnalisés. Pour Esler, «the truest community (...) is that defined by age and experience» (1984, 109). Le remplacement de la «conscience» par la «contemporanéité» ou par la «mentalité collective» est perçu comme une possibilité de renouvellement de l'analyse générationnelle en termes «mannheimiens». Quel que soit le concept utilisé pour définir objectivement une unité générationnelle, cette problématique réussit difficilement à cerner un acteur social qui soit un «groupe» d'âge.

Ce courant de pensée est tout de même le premier à s'intéresser vraiment au rôle des générations dans le changement social. Convaincus de la participation des générations en ce domaine, plusieurs auteurs ont proposé une définition plus dynamique de la génération. Cette tentative fait ressortir quelques difficultés importantes dans la conceptualisation d'une génération en termes de groupe d'âge. La difficulté que pose la vérification de l'homogénéité d'une génération ne s'évanouit pas pour autant. L'articulation d'un élément de coordination du groupe est une tâche quasi impossible. Il est peu probable que par la notion de contemporanéité on réussisse mieux à résoudre les problèmes que par la notion de conscience.

De plus, la problématique de la contemporanéité tend, malgré l'intention originale de Mannheim, vers une interprétation de l'histoire comme une succession d'unités générationnelles. Et cette idée n'a pas donné, jusqu'à maintenant, beaucoup de résultats. Outre Braungart, Elazar et Lemieux participent à ce retour à l'interprétation de l'histoire en termes de cycles générationnels. Elazar propose un découpage de la vie politique américaine, de 1754 à 1976, en onze générations politiques; Lemieux (1986) identifie trois générations politiques au Québec de 1886 à 1986. Dans les deux cas, la génération de l'après-guerre joue un rôle important: elle est la dernière génération identifiée par Elazar, donc celle en place actuellement; pour Lemieux, elle est la génération péquiste (voir également Lemieux, Landry, Crête, 1983).

Mais le principal problème que pose la contemporanéité des groupes d'âge durant les années 80 est attribuable au fait que la génération de l'après-guerre n'a pas provoqué les changements qu'elle semblait annoncer, ou que plusieurs attendaient. Les partisans de la contemporanéité espéraient que la jeunesse des années 60 manifesterait toute la vitalité et l'énergie nécessaires pour débloquer la société «sclérosée»; ils attendaient un vent de fraîcheur qui allait rajeunir et redéfinir les institutions. Les nationalistes et les socialistes voyaient dans cette génération un allié sûr. Elle a causé quelques déceptions. Le creux que traverse la pensée dite critique dans les années 80 en est un signe. Pourtant, cette génération a entraîné des transformations sociales importantes, mais ces changements n'ont pas eu lieu là où on les attendait.

La problématique des attitudes et comportements des catégories d'âge

Abramson et Inglehart sont les piliers de l'école qui s'emploie à analyser les changements dans les attitudes et les comportements politiques au sein des générations. Leurs travaux prennent appui sur le désalignement politique aux États-Unis.

Avant 1960, les recherches sur le phénomène électoral américain identifient clairement l'alignement politique d'une partie importante de l'électorat. Alignement basé sur l'influence du vote paternel et du milieu socio-économique de référence (voir, entre autres, Lipset, 1959). En 1960, Campbell, Converse, Miller et Stokes publient *American Voter*. Cet ouvrage très connu montre l'émergence d'une nouvelle tendance électorale entre 1952 et 1956: des sondages indiquent une baisse de l'influence du milieu sur les jeunes électeurs. Ce désalignement politique est attribué à un effet d'âge, ce qui laisse sous-entendre qu'avec le temps (et avec l'âge), la situation devrait se replacer. Le livre a provoqué toute une série de réactions. Certains ont essayé d'invalider la thèse du désalignement (par exemple: Alford, 1963). Plusieurs ont approfondi l'hypothèse de l'effet d'âge dans la direction proposée par *American*

Voter; et Abramson (1974) a avancé l'hypothèse de l'effet de cohorte.

Pour Abramson, le phénomène de désalignement est un des plus profonds changements politiques de l'après-guerre aux États-Unis. Dans «Generational Change in American Electoral Behavior» (1974), Abramson veut démontrer que si la relation entre le milieu d'origine et le choix partisan a décliné de 1948 à 1968, cela est largement dû à la succession des générations. Une forte corrélation entre classe sociale et parti politique subsiste chez les électeurs plus âgés, tandis que ce lien s'affaiblit chez les électeurs plus jeunes. Le changement est particulièrement visible chez les jeunes de la classe moyenne, qui proportionnellement votent plus pour le parti démocrate que leurs aînés.

Knocke et Hout (1974) émettent des doutes à propos de cette interprétation. Pour ces auteurs, l'effet d'âge et de cohorte jouent un rôle, mais le phénomène du changement politique est trop complexe pour être réduit à l'une ou l'autre des explications. L'analyse du changement d'affiliation des Américains de 1952 à 1972 les amène à appuyer modérément l'hypothèse de l'effet d'âge. Autrement dit, selon Knocke et Hout, les électeurs deviennent, en vieillissant, plus conservateurs — en l'occurrence, ils votent en plus grand nombre pour le parti républicain. L'effet de cohorte joue alors un rôle secondaire.

Pour Abramson (1976), si l'interprétation d'*American Voter* est exacte, c'est-à-dire s'il s'agit d'un effet d'âge, l'identification partisane devrait augmenter avec l'âge. Or, constate-t-il, cela ne se vérifie pas. Une analyse des sondages produite par le Centre de recherche sur les sondages de l'Université du Michigan entre 1952 et 1972 suggère fortement que le bas niveau d'identification partisane résulte d'une différence au plan de la socialisation des jeunes par rapport à leurs aînés. La tendance à la baisse de l'alignement politique se poursuit. Les jeunes adultes qui entrent en 1979 dans le corps électoral manifestent une identification partisane plus faible que ceux des années 50 (Abramson, 1979).

Ce changement de comportement politique s'accompagne d'une transformation des valeurs sociales. La génération de l'après-guerre participe à un triple mouvement: diminution de l'allégeance

partisane, déclin de la participation politique et baisse de confiance envers le gouvernement (Abramson, 1983). Le changement des valeurs survenu entre la génération née avant 1945 et celle d'après est au coeur des préoccupations d'Inglehart. Son interprétation, compatible avec et complémentaire de celle d'Abramson, se fonde sur la hiérarchie des besoins de Maslow (1970), qui établit un ordre de priorité dans la satisfaction des besoins humains⁵. Pour Maslow, les comportements humains sont avant tout déterminés par la satisfaction des besoins de base; une fois ces besoins relativement satisfaits, les comportements s'orientent vers la satisfaction des besoins du niveau supérieur.

S'inspirant de cette hiérarchie de satisfaction des besoins, Inglehart (1971) conçoit le conflit entre les générations comme une divergence dans la poursuite d'objectifs sociaux correspondant à des niveaux différents de besoins. La génération qui a connu la Seconde Guerre mondiale accorde une place plus grande à la sécurité (valeur matérialiste), alors que la génération qui a grandi pendant l'essor économique de l'après-guerre se préoccupe davantage de ses besoins affectifs, de sa dignité et de sa réalisation personnelle (valeurs post-matérialistes). Les résultats des sondages effectués en 1970 dans six pays européens soutiennent cette hypothèse, et ont entraîné une série de recherches en Europe occidentale, au Japon, en Australie, aux États-Unis et au Canada.

En 1981, Inglehart réexamine la formulation théorique du changement des valeurs et lui apporte quelques précisions. Sa théorie est maintenant fondée sur deux hypothèses clés. La première, l'hypothèse du manque, reprend les éléments de la hiérarchie des besoins de Maslow: la séparation demeure la même entre les valeurs matérialistes (fondées sur la préoccupation de la satisfaction des besoins physiologiques et des besoins de sécurité) et les valeurs post-matérialistes (fondées sur la priorité accordée à la satisfaction des besoins affectifs, des besoins touchant la dignité et la réalisation personnelle). L'idée selon laquelle il y a diminution

5. Nommément les besoins physiobiologiques, les besoins de sécurité, les besoins affectifs, les besoins qui relèvent de la dignité et finalement ceux qui relèvent de la réalisation personnelle.

de l'utilité marginale, idée empruntée à l'économie, explique le passage d'un niveau à un autre. Il faut préciser que cette notion est implicite dans la version précédente.

La seconde hypothèse d'Inglehart pose l'importance de la socialisation au début du cycle de vie. Les valeurs fondamentales ne sont pas en relation directe avec l'environnement, mais sont en grande partie influencées par les conditions qui prévalent pendant les années de jeunesse et de formation. Cette tendance à la socialisation intense au début du cycle de vie explique un décalage dans les valeurs: celles de l'adulte reflètent les conditions sociales et l'environnement économique qu'il a connus pendant sa jeunesse.

Cette nouvelle formulation des hypothèses de base ne vient pas modifier l'appareil méthodologique, ce qui assure la compatibilité des résultats. Il est donc possible de dégager une tendance dans l'évolution des attitudes à partir de nombreuses recherches effectuées dans une vingtaine de pays depuis 1970. Tous les résultats compilés par Inglehart confirment l'hypothèse selon laquelle le changement des valeurs sociales est un effet de cohorte: les générations étudiées conservent avec le temps, à quelques variations près, les mêmes schèmes de valeurs et, surtout, elles maintiennent un écart constant avec la courbe des valeurs des autres générations. Plus les membres d'une génération sont jeunes, plus cette génération est post-matérialiste. Le niveau des valeurs se stabilise à mesure que les membres de chacune des générations prennent de l'âge. Les sociétés occidentales reposent donc de plus en plus sur des valeurs post-matérialistes, et les tendances conservatrices qui se sont manifestées dernièrement sont interprétées comme des réactions pour protéger les valeurs traditionnelles ébranlées par une telle poussée (Inglehart, 1986).

L'appareil théorique mis en place permet de dégager plus clairement des effets conjoncturels. Les difficultés économiques que subissent les sociétés occidentales au tournant des années 80 se traduisent, en 1978 et en 1981, par une baisse généralisée et uniforme des valeurs post-matérialistes pour chacune des catégories d'âge identifiées. Une fois l'effet du phénomène économique passé, les indicateurs sont revenus à leurs niveaux antérieurs. Le fait que la baisse soit la même pour toutes les générations démon-

tre l'effet conjoncturel. Le retour des indicateurs aux niveaux antérieurs renforce l'hypothèse de socialisation intense au début du cycle de vie, selon laquelle les valeurs acquises pendant la jeunesse sont durables.

Ce qu'il est convenu d'appeler la thèse d'Inglehart n'est pas épargnée des critiques. Depuis le début, certains auteurs remettent en question l'interprétation que fait Inglehart de l'échelle de Maslow. Celle-ci comprend cinq niveaux qui se prêtent mal à une polarisation des besoins (Marsh, 1975; Van Deth, 1983). La nouvelle formulation des hypothèses de base, faite en 1981, ne répond que partiellement à la critique: le concept de valeur post-matérialiste resterait imprécis et ambigu (Bakvis et Nevitte, 1987). Finalement, plusieurs recherches ayant pour but de vérifier la thèse d'Inglehart ont remis en question la stabilité de l'effet de cohorte et proposé des interprétations différentes (Flanagan, 1979; Van Deth, 1983; Jagodzinski, 1983; Boltken et Jagodzinski, 1985). Inglehart prend souvent le temps de répondre aux «sceptiques» qui ont utilisé «sa» technique d'analyse. Il réexamine les données et les conclusions de ces auteurs et, pour confondre les détracteurs, récupère les résultats de leurs travaux au profit de sa propre démarche (Inglehart, 1982 (réponse à Flanagan), 1983 (réponse à Van Deth); 1985 (réponse à Lafferty, Knutzen, Savage, Boltken et Jagodzinski)).

D'autres auteurs utilisent des techniques différentes pour vérifier l'effet de cohorte. Bakvis et Nevitte (1987) proposent, par exemple, une vérification du changement des valeurs à partir de données tirées de sondages effectués lors des élections canadiennes de 1974, de 1979 et de 1980. L'indice du pourcentage différentiel (PDI) qu'Inglehart utilise pour mesurer le rapport entre les valeurs matérialistes et les valeurs post-matérialistes est remplacé par cinq échelles de mesure qui orientent les auteurs vers une interprétation différente du changement d'attitudes. La méthodologie utilisée diffère, les résultats également. Bakvis et Nevitte concluent que le changement des valeurs est un effet d'âge et infirment donc l'hypothèse d'Inglehart.

En dépit de ces critiques, Inglehart continue de fournir des résultats appuyant sa thèse. Dans ses travaux les plus récents, il

analyse, en collaboration avec Abramson, l'évolution du phénomène post-matérialiste dans six pays de l'Europe de l'Ouest. Dans ces pays, les catégories de jeunes tendent à être plus post-matérialistes que les catégories d'individus plus âgées (Abramson et Inglehart, 1986). Cette tendance fait du remplacement des générations une force majeure de promotion du post-matérialisme.

Du point de vue des résultats, la problématique des attitudes est celle qui réussit le mieux à cerner l'existence d'un phénomène de cohorte. Elle identifie un aspect précis de la spécificité de chaque génération en distinguant empiriquement certaines particularités générationnelles en ce qui a trait aux comportements politiques et aux attitudes sociales. Les travaux d'Abramson et d'Inglehart éclairent le changement graduel des valeurs et des comportements entre les générations, et constituent présentement la base la plus solide pour justifier une réflexion sur le rôle que jouent les générations dans les changements sociaux.

Les résultats d'Abramson et de Inglehart sont intéressants, mais plus les recherches avancent, moins la particularité de la génération de l'après-guerre y est évidente. Ces auteurs font ressortir le fait que chaque nouvelle catégorie d'âge se distingue des plus anciennes par des caractéristiques qui s'inscrivent dans des tendances à long terme: plus grande volatilité du vote et hausse de popularité des valeurs post-matérialistes. Dans cette perspective, la génération de l'après-guerre n'est qu'une étape dans l'évolution des attitudes sociales et des comportements politiques. Abramson identifie le début du désalignement politique dès 1952; le phénomène est donc apparu avec la génération née avant 1945. Inglehart montre, dans ses derniers travaux, que la nouvelle génération est plus post-matérialiste que celle de l'après-guerre. Il apparaît, à la lumière des travaux récents d'Abramson et d'Inglehart, que les différences d'attitudes et de comportements ne sont pas l'apanage exclusif de la génération de l'après-guerre: les particularités au niveau des attitudes et des comportements sont une caractéristique de chaque catégorie d'âge.

Mais alors, comment expliquer l'impact social de la génération de l'après-guerre? Abramson et Inglehart fournissent un début de réponse lorsqu'ils prévoient, pour la fin du XX^e siècle, un

changement de valeurs plus lent que celui survenu entre 1970 et 1985. La cause en est un ralentissement du remplacement des générations, attribuable à la baisse du taux de natalité dans la génération qui a succédé (Abramson et Inglehart, 1987). Si le phénomène du changement social est dû, en grande partie, au remplacement des générations, l'importance numérique de la cohorte qui accède à la phase adulte du cycle de vie détermine, en partie, l'importance et la rapidité du changement. Une nouvelle piste de recherche est donc apparue: la spécificité de la génération de l'après-guerre pourrait résider dans sa démographie.

Vers une nouvelle problématique sociodémographique

Un survol des travaux et études montre à quel point la recherche sur la sociologie des générations est reliée à la génération de l'après-guerre. De la problématique de l'intégration à celle des attitudes, en passant par celle de la contemporanéité, les différentes perceptions du phénomène correspondent principalement à des étapes distinctes et à des manifestations différentes de cette génération (voir le tableau synoptique qui propose une vision schématique des différentes problématiques).

Lorsque la jeunesse des années 60 se montre plus contestataire que prévu, elle fait éclater la problématique de l'intégration des jeunes, qui ne tient plus devant les événements du début des années 70⁶. La thèse de la contemporanéité est desservie par le

6. Dans les années 80, lorsque certains auteurs s'intéressent aux jeunes dans l'optique de leur intégration, ils ne sentent plus le besoin, ou la nécessité, de parler d'un phénomène de génération. De surcroît, il n'est plus question de «la» jeunesse, mais «des» jeunes. Plusieurs facteurs peuvent intervenir pour expliquer ce fait. Il reste tout de même qu'une partie de l'explication réside dans cette impression que «la» génération est perçue comme étant celle des jeunes des années 60. Il faut également souligner que les problèmes des jeunes, durant ces années, intéressaient surtout les anthropologues, les psychanalystes et quelques moralistes qui y voyaient un problème social. Aujourd'hui,

phénomène inverse, puisque les années 80, au lieu d'apporter les changements sociaux majeurs, voire les révolutions annoncées, ont engendré une douce accalmie. Ces dernières années, les publications centrées sur la contemporanéité ont surtout traité du renouvellement de la problématique ou de la classification de l'histoire récente en termes de générations. La génération de l'après-guerre semble avoir évacué le champ d'observation privilégié de ces deux problématiques

Il est également possible de déceler une transformation à l'intérieur même de la problématique des attitudes. Dans ses premiers travaux sur le sujet, Abramson qualifie de phénomène politique «le plus important du vingtième siècle» le changement de comportement électoral de la génération d'après-guerre. Inglehart (1971a) parle d'abord de «la révolution post-bourgeoise» pour désigner le changement de valeurs sociales observé chez les membres de cette génération. Aujourd'hui, les deux auteurs préfèrent désigner les mêmes changements par l'expression: phénomènes normaux de transition entre les générations. Constatant une baisse de spécificité chez la génération de l'après-guerre, ou une atténuation des manifestations de sa singularité, l'interprétation des attitudes et comportements rejoint une idée qui se dégage au cours des dernières années: cette génération s'est rangée.

Avec le recul, les observateurs et les chercheurs ne comprennent plus très bien pourquoi cette génération a fait tant de bruit. On hésite entre l'idée que la génération de l'après-guerre s'est fait (plus ou moins lâchement) «récupérer» par le système et l'impression que tout le monde s'en est fait pour rien, que l'on a perdu son temps à tenter de comprendre un groupe «normal» de jeunes (à la limite un peu plus gâtés, nombrilistes et bruyants que la moyenne).

ce sont les praticiens et les travailleurs sociaux (accessoirement les hommes politiques) qui se penchent sur l'intégration sociale des jeunes (assistés sociaux, chômeurs, «décrocheurs», délinquants, sans-abri, etc.) dans une perspective plus immédiate et avec des objectifs pratiques.

Dans l'état actuel des travaux, la sociologie des générations semble se limiter à la constatation d'une relation entre un changement graduel des attitudes sociales et des comportements politiques, en fonction des changements de générations. Programme peu emballant qui explique la baisse d'intérêt pour l'étude du phénomène des générations durant les années 80.

Et pourtant le changement de générations ne se fait pas toujours sans heurts. A-t-on oublié le climat de révolte que les jeunes des années 60 ont créé au niveau international? Certains préfèrent peut-être ne pas se rappeler leurs exubérances de jadis. On ne peut cependant effacer tous les signes du fol espoir qu'ils ont soulevé. Surtout que l'univers cinématographique témoigne à profusion de cette période quasi mythologique. D'autres, soulagés que cette période de turbulence soit du passé, préfèrent penser à autre chose. Mais les travaux sur la problématique des attitudes, pour intéressants qu'ils soient, sont loin d'apporter une explication satisfaisante. Tout porte à croire que parler des années 60 et 70 comme d'une période de transition graduelle relève de l'euphémisme.

Après avoir étudié la génération de l'après-guerre à la lumière du phénomène de la jeunesse - commun à chacun -, et avoir été surpris par l'ampleur des manifestations étudiantes; après avoir pensé être en présence d'un groupe articulé porteur de changement, et avoir été déçu des résultats; après avoir parlé d'une catégorie d'âge unique qui se distingue par son comportement et avoir observé un changement graduel des comportements et attitudes entre les catégories d'âge; après toutes ces tentatives, le problème de la particularité de la génération de l'après-guerre n'est pas résolu.

En identifiant un moteur important du changement social, Abramson et Inglehart (dans leurs articles récents) ouvrent la voie à une réflexion sur l'influence du poids des générations dans les changements sociaux. Pour ces auteurs, chaque catégorie sociologique d'âge reproduit des attitudes et des comportements qui demeurent relativement stables tout au long du cycle de vie. Le remplacement des générations implique également le remplacement des valeurs qui y sont rattachées. La relation de causalité entre la relève des générations et le changement des valeurs, et surtout le lien entre le poids des générations et la rapidité du chan-

gement des valeurs forment ensemble une base solide pour l'établissement d'un lien entre le poids d'une génération et le changement social. Le poids démographique de la nouvelle génération détermine l'importance du changement social qu'elle produit et la rapidité avec laquelle elle le produit.

C'est à Easterlin (1980) que revient l'idée de développer une relation entre génération et changement social au moyen de l'importance numérique des cohortes. Pour Easterlin, si le poids démographique d'une génération ne constitue pas la seule variable explicative des phénomènes socio-économiques des dernières années, il a une importance qui a été trop sous-estimée.

Selon Easterlin, le nombre constitue un handicap pour les membres d'une cohorte; les jeunes du «baby boom» sont soumis à une plus vive compétition à l'école et sur le marché du travail. Les critères de sélection des institutions d'enseignement sont portés à la hausse. La sélectivité, selon cet auteur, est plus grande pour une génération nombreuse. L'abondance de la main-d'oeuvre crée une pression à la baisse sur la rémunération et un embouteillage à l'intérieur même des organisations. Les possibilités d'avancement sont donc réduites, et les objectifs économiques plus difficiles à atteindre. Ces difficultés, associées à la désillusion engendrée par l'impossibilité d'atteindre le revenu relatif appréhendé, créent une pression psychologique qui affecte gravement les membres de cette cohorte: tensions chez les couples, hausse du taux de divorce, baisse du taux de natalité, hausse du taux de suicide. Les membres d'une génération nombreuse étant désavantagés, ils mettent moins d'enfants au monde. La cohorte qui suit étant plus favorisée, ses membres donnent naissance à une descendance plus nombreuse. C'est l'hypothèse du cycle démographique d'Easterlin où alternent cohortes «légères» et cohortes «lourdes».

Le nombre d'individus par cohorte influence tout le cycle de vie. Easterlin croit qu'une génération nombreuse est défavorisée par son «poids». Mais la plupart des auteurs qui ont écrit sur le sujet pensent, au contraire, que ce facteur favorise une cohorte. Russell (1982) est l'auteure la plus représentative de ce courant de pensée. Selon elle, l'importance numérique d'une cohorte confère à ses membres un net avantage lors de l'allocation des ressources.

Lors de l'entrée à l'école des enfants du «baby boom», les pays concernés ont considérablement investi dans leur système d'éducation. Une forte croissance des fonds attribués à chaque étape du système scolaire (de la maternelle à l'université) a permis d'instruire le «déluge» de jeunes, et même de hausser le niveau général de scolarisation de la population durant cette période. Cette cohorte n'a donc pas souffert de son importance numérique; elle a plutôt profité d'un plus haut niveau de scolarisation et, probablement, d'une meilleure qualité d'éducation. Pour Russell, il en va de même dans la plupart des secteurs d'activités socio-économiques.

Cette problématique, au carrefour de la sociologie et de la démographie, est encore trop récente pour être très développée. Mais deux autres ouvrages méritent d'être mentionnés: *Big Generation* de Kettle et *Great Expectations* de Jones. Pour Kettle (1980), le poids de la génération du «baby boom» a favorisé la création de conditions propices à des changements sociaux. Elle a même entraîné directement certains changements qui ont avantagé la majorité de ses membres. La *Big Generation* constitue le phénomène social le plus important, le plus dispendieux et le plus durable de la fin du XX^e siècle. Cette génération se crée un nouveau marché de consommation, impose des modèles sociaux et familiaux, exerce un poids important sur le vote électoral et développe sa propre mythologie cinématographique. La génération de l'après-guerre au Canada est parmi les plus nombreuses au monde, avec celles des États-Unis, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Ce qui fait dire à Kettle qu'il y a de bonnes chances d'entendre parler encore longtemps de cette génération.

Jones va plus loin dans l'interprétation de l'importance numérique des cohortes: «There are generational tyranny» (1980, 1). Pour cet auteur, le «poids» confère une telle force à la génération de l'après-guerre qu'elle est en position d'imposer ses goûts, ses valeurs et ses comportements au reste de la société. Il faudra plusieurs décennies à la société américaine pour se remettre du passage de cette cohorte hypertrophiée («Pig in a python», 1980, 2). Du problème d'intégration sociale de la génération de l'après-guerre au début des années 60, la sociologie des générations revient au

problème de l'intégration, mais en insistant plutôt sur la particularité démographique de cette génération.

Tout le monde ne partage pas les opinions de Jones, mais plusieurs auteurs pensent que les sociétés occidentales risquent d'être fortement sollicitées lorsque la génération de l'après-guerre arrivera à l'âge de la retraite. Les foyers d'accueil, les services de gérontologie, les soins hospitaliers et les programmes de soutien économique pour les retraités vont constituer un fardeau économique très lourd pour les quelques descendants que cette génération aura bien voulu mettre au monde. Le scénario optimiste de Russell prévoit une simple redistribution des ressources pour répondre aux besoins de la cohorte. Il est cependant possible que les descendants de la cohorte soient incapables, ou refusent, de supporter le coût des «Baby Boomers».

Le vieillissement d'une partie importante de la population pourrait devenir un phénomène social central au début du XXI^e siècle. Et, de manière rétroactive, les chercheurs pourraient être amenés à se demander si le poids de cette génération n'explique pas une partie plus ou moins importante des changements sociaux survenus depuis sa naissance. La problématique sociodémographique constitue une voie d'avenir pour la sociologie des générations.

Comme on a pu le constater au cours de cette revue de la littérature, la génération de l'après-guerre a exercé une grande influence sur au moins un aspect de la vie sociale, celui de la recherche dans le domaine de la sociologie des générations. L'importance numérique de cette génération explique probablement la grande place qu'elle occupe dans la littérature. La synthèse qui précède constituerait donc, en quelque sorte, une démonstration de la problématique sociodémographique des générations.

Tableau synoptique des quatre problématiques axées sur l'analyse de la relation génération-changement social (1)

Problématique	Intégration des jeunes	Contemporanéité des groupes d'âge
Ouvrage de base	<i>From Generation to Generation</i> , Eisentadt	«The Problem of generation», Mannheim
Définition du problème	Priorité: intégration des jeunes et récupération de leur dynamisme au profit du système social	Analyse du changement social basée sur l'arrivée à maturité d'un nouveau groupe d'âge défini comme un acteur social.
Variable indépendante	Modernité et complexité du système social.	Définition des groupes d'âge basée sur la similarité de l'expérience et une certaine homogénéité idéologique.
Variable dépendante	Phénomène d'âge: la transition entre la jeunesse et l'âge adulte	Changement social et surtout ses manifestations politiques.
Avantages	Mise en évidence des variantes définitionnelles du mot jeunesse et des difficultés de la jeunesse à différentes époques.	Approche globale du changement social.
Inconvénients	Omission de la contribution des générations à l'évolution sociale.	Difficulté à définir l'élément unificateur du groupe d'âge. Non-distinction du rôle de la génération et du contexte social dans le changement.
Stade de la théorie	Second souffle avec les problèmes des jeunes des années 80. Abandon du concept de phénomène de génération	Ralentissement attribuable au calme des années 80 et à l'attitude pondérée de la génération de l'après-guerre.

Tableau synoptique des quatre problématiques axées sur l'analyse de la relation génération-changement social (2)

Problématique	Attitudes et comportements des catégories d'âge	Nouvelle approche sociodémographique
Ouvrage de base	<i>American Voter</i> , Campbell et al.	<i>Birth and Fortune</i> , Easterlin
Définition du problème	Évaluation par des méthodes quantitatives des différences d'attitudes et de comportements entre catégories d'âge.	Identification de l'influence sociale de variations significatives du taux de natalité.
Variable indépendante	Répartition des électeurs par strates d'âges	Définition des ensembles d'individus selon l'année de naissance et le taux de natalité
Variable dépendante	Votes, ou intentions de vote; désalignement politique; changement des valeurs sociales.	Influence du déséquilibre de la pyramide des âges sur certains secteurs d'activités sociales.
Avantages	Bases théorique et méthodologique établies par une série de résultats concluants.	Variable indépendante clairement définie.
Inconvénients	Définition restrictive du changement social. Absence de données statistiques dans certains cas. Accès difficile à certaines statistiques; coût élevé de la collecte.	Domaine peu développé. Contributions, pour la plupart, sous forme d'essais. Définition vague du changement social. Rapport de causalité difficile à établir et à prouver
Stade de la théorie	Vitesse de croisière. Recherche de nouveaux terrains d'expérimentation et de nouvelles techniques de mesures empiriques.	En plein développement. Recherche des bases théorique et méthodologique et ... de crédibilité

Bibliographie

- ABRAMSON, P.R., «Generational change in american electoral behavior», *American Political Science Review*, 68, 1974, pp. 93-105.
- ABRAMSON, P.R., «Generational change and the decline of party identification in America, 1952-1974», *American Political Science Review*, 70, 1976, pp. 469-478.
- ABRAMSON, P.R., «Developing party identification: a further determination of life cycle, generational and period effects», *American Journal of Political*, 23, 1, 1979, pp. 78-91.
- ABRAMSON, P.R., *Political Attitudes in America*, San Francisco, Freeman, 1983.
- ABRAMSON, P.R., INGLEHART, R., «Generational replacement and value change in six west europeans societies», *American Journal of Political Science*, 30, 1, 1986, pp. 1-25.
- ABRAMSON, P.R., INGLEHART, R., «Generational replacement and the future of post-materialist values», *Journal of Politics*, 49, 1, 1987, pp. 233-243.
- ALFORD, R.R., *Party and Society: the Anglo-american Democracies*, Chicago, McNally, 1963.
- ATTIAS-DONFUT, C., *Sociologie des générations: l'empreinte du temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988.
- BAKVIS, H., NEVITTE, N., «In pursuit of post-bourgeois man: post-materialism and intergenerational change in Canada», *Comparative Political Studies*, 20, 3, 1987, pp. 357-389.
- BENGTSON, V.L., FURLONG, M.J., LAUFER, R.S., «Time, aging, and the continuity of social structure: themes and issues in generational analysis», *Journal of Social Issues*, 30, 2, 1974, pp. 1-30.
- BENGTSON, V.L., LAUFER, R.S., «Generation, aging, and social stratification: on the development of generational units», *Journal of Social Issues*, 30, 2, 1974, pp. 181-205.

- BETTELHEIM, B., «The problem of generation» dans E. H. Erikson (Ed.): *Youth: Change and Challenge*, New York, Basic Books, 1963, pp. 64-92.
- BOLTKEN, F., JAGODZINSKI, W., «In an environment of insecurity: post-materialism in the european community: 1970 to 1980», *Comparative Political Studies*, 17, 4, 1985, pp. 453-484.
- BRAUNGART, R.G., «The sociology of generations and students politics: a comparison of the functionalist and generational unit models», *Journal of Social Issues*, 30, 2, 1974, pp. 31-54.
- BRAUNGART, R.G., «Historical generations and generation units: a global pattern of youth movements», *Journal of Political and Military Sociology*, 12, 1, 1984, pp. 113-135.
- BRAUNGART, R.G., «Historical and generational patterns of youth movements: a global perspective», *Comparative Social Research*, Greenwich (N.J.), Jai Press, 1984, 7, pp. 3-62,
- CAMPBELL, A., CONVERSE, P.E., MILLER, W.E., STOKES, D.E., *The American Voter*, New York, Wiley, 1960.
- DAVRANCHE, M., FOUCHARD, G., *Enquête sur la jeunesse*, Paris, Gallimard, 1968.
- EASTERLIN, R.A., *Birth and Fortune: the Impact of Numbers on Personal Welfare*, New York, Basic Books, 1980.
- EISENSTADT, S.N., *From Generation to Generation: Age Groups and Social Structure*, New York, Free Press, 1956.
- ELAZAR, D., «The generational rythm of american politics», *American Politics Quarterly*, 6, 1, 1978, pp. 55-93.
- ERIKSON, E.H., *Adolescence et crise: la quête d'une identité*, Paris, Flammarion, 1968, (1972).
- ESLER, A., ««The truest community»: social generations as collective mentalities», *Journal of Political and Military Sociology*, 12,1, 1984, pp. 99-112.
- FLANAGAN, S.C., «Value change and partisan change in Japan: the silent revolution revisited», *Comparative Politics*, 11, 1979, pp. 253-278.

- FORTIN, P., «Conjoncture, démographie et politique: Où va le chômage des jeunes au Québec?», dans F. Dumont (Ed.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, pp. 191-207.
- GAUTHIER, M., *Les jeunes chômeurs: une enquête*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.
- GIRARDET, R., «Du concept de génération à la notion de contemporanéité», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 30, 1983, pp. 257-270.
- GOERTZEL, T., «Generational conflict and social change», *Youth and Society*, 3, 1972, pp. 327-352.
- INGLEHART, R., «The silent revolution in Europe: intergenerational change in post industrial societies», *American Political Science Review*, 65, 4, 1971, pp. 991-1017.
- INGLEHART, R., «Révolution post-bourgeoise en France, en Allemagne et aux États-Unis», *Il politico*, 36, 2, 1971, pp. 209-238.
- INGLEHART, R., «Post-materialism in an environment of insecurity», *American Political Science Review*, 75, 1981, pp. 880-900.
- INGLEHART, R., «Changing values in Japan and the west», *Comparative Political Studies*, 14, 4, 1982, 445-479.
- INGLEHART, R., «The persistence of materialist and post-materialist value orientations» *European Journal of Political Research*, 11, 1983, pp. 81-91.
- INGLEHART, R., «New perspectives on value change», *Comparative Political Studies*, 17, 4, 1985, pp. 485-532.
- INGLEHART, R., «Intergenerational changes in politics and culture: the shift from materialist to post-materialist values priorities», *Research in Political Sociology*, London, Jai Press, 2, 1986, pp. 81-105.
- JAGODZINSKI, W., «Materialism in Japan reconsidered: toward a synthesis of generational and life-cycle explanations», *American Political Science Review*, 77, 1983, pp. 887-894.

- JONES, L.J., *Great Expectations: American and the Baby Boom Generation*, New York, Coward, McCann and Georghacan, 1980.
- KERTZER, A., «Generation as a sociological problem», *Annual Review of Sociology*, 9, 1983, pp. 125-149.
- KESSLER, D., MASSON, A., (Eds), *Cycles de vie et générations*, Paris, Économica, 1983.
- KETTLE, J., *The Big Generation*, Toronto, MacLelland and Stewart, 1980.
- KNOKE, D., HOUT, M., «Social and demographic factors in american political party affiliation, 1952-1972», *American Sociological Review*, 39, 1974, pp. 700-713.
- KRIEGEL, A., «Le concept politique de génération: apogée et déclin», *Commentaire*, 7, 1979, pp. 390-399.
- LAMBERT, T.A., «Generations and change: toward a theory of generations as a force in historical process», *Youth and Society*, 4, 1972, pp. 21-46.
- LAMONTAGNE, Y., GARCEAU-DURAND, Y., BLAIS, S., ELIE, R., *La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abri*, Sillery, Presses de l'université du Québec, 1987.
- LANGLOIS, S., «Les rigidités sociales et l'insertion des jeunes dans la société québécoise», in F. Dumont (Ed.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, pp. 302-323.
- LAUFER, R.S., «Sources of generational consciousness and conflict», *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 395, 1971, pp. 81-94.
- LAZURE, J., *La jeunesse du Québec en révolution*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1970.
- LEMIEUX, V., «L'État et les jeunes», dans F. Dumont (Ed.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, pp. 325-336.
- LEMIEUX, V., LANDRY, R., CRETE, J., «Les générations politiques au Québec», dans K.S. Courtis, R. Pelletier et J. Zylberberg (Eds), *Socialisation et idéologie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, 121-140.

- LIPSET, S.M., *Political Man: the Social Bases of Politics*, Garden City (N.Y.), Double-day, 1959.
- MANNHEIM, K., *Ideology and Utopia*, New York, Harcourt, 1936.
- MARCUSE, H., *Vers la libération*, Paris, Denoël-Gonthier, 1969.
- MARIAS, J., «The concept of generation», *International Encyclopedia of Social Sciences*, 6, 1968, pp. 88-92.
- MARSH, A., «The silent revolution, value priorities and the quality of life in Britain», *American Political Science Review*, 69, 1975, pp. 1-30.
- MASLOW, A.H., *Motivation and Personality*, New York, Harper and Row, 2e édition, 1970.
- MEAD, M., *Le fossé des générations*, Paris, Denoël-Gonthier, 1979.
- MENDEL, G., *La crise des générations*, Paris, Payot, 1969.
- PALOCZI-HORVATH, G., *Le soulèvement mondial de la jeunesse 1955-1970*, Paris, Laffont, 1972.
- RENOUARD, Y., «La notion de génération en histoire», *Revue historique*, 209, 1953, pp. 1-23.
- RUSSELL, L.B., *The Baby Boom and the Economy*, Washington, Brooking Institution, 1982.
- SAUVY, A., *La montée des jeunes*, Paris, Calmann-Lévy, 1959.
- SAUVY, A., *La révolte des jeunes*, Paris, Calmann-Lévy, 1970.
- SHERIF, M., SHERIF, S.W., (Eds), *Problems of Youth: Transition to Adulthood in a Changing World*, Chicago, Aldine, 1965.
- VAN DETH, J., «The persistence of materialist and post-materialist value orientations», *European Journal of Political Research*, 11, 1983, pp. 63-79.